

Aux marges du monde intellectuel arabe Genre, générations et histoire transnationale

Leyla Dakhli

L'histoire intellectuelle du monde arabe contemporain est largement dominée par des travaux qui font une large place aux biographies d'hommes qui ont marqué leur temps par leur pensée et leurs travaux. Ainsi, lorsqu'une historienne énonce qu'elle travaille sur le monde intellectuel arabe, la première question qui survient est : qui donc ?

L'histoire des intellectuels égraine des noms et chacun reconnaît, approuve, adoube à son gré tel ou tel. Cette anecdote dit une partie de ce qui pose problème dans le fait de prendre l'intellectuel pour objet. Si chacun se sent autorisé à définir la catégorie (ou plutôt à lui donner un contenu, à la remplir), c'est que l'objet ne fait pas consensus alors qu'il repose sur un jugement commun, une appréciation. Qui est un intellectuel ? Qu'est-ce qu'un intellectuel arabe / dans le monde arabe ?

L'analyse que je propose ici est fondée sur le travail que j'ai entrepris depuis plus de 10 ans autour de l'histoire des intellectuels dans le monde arabe. Ce travail m'a permis de rendre compte de paysages intellectuels contrastés et de remettre en question les regards qui faisaient de l'histoire intellectuelle une succession de « figures marquantes ». Car on le sait, la vie intellectuelle n'est pas faite que de productions individuelles plus ou moins marquantes, d'hommages et de révérence aux maîtres, elle est aussi constituée dans l'échange, dans l'oubli de certains, dans des mécanismes de reconnaissance qu'il faut élucider.

Ainsi, travailler sur les intellectuels dans le monde arabe (comme partout ailleurs), c'est d'abord interroger les mécanismes de reconnaissance implicite des sociétés – et des historiens qui travaillent à la suite. La production de la figure de l'intellectuel repose sur des oublis, conscients ou inconscients, qu'il faut élucider. C'est la raison pour laquelle j'ai choisi de commencer cette contribution par un portrait chinois sous forme d'interrogations sur "l'intellectuel arabe", interrogeant moins les figures intellectuelles elles-mêmes que l'histoire que l'on peut en faire aujourd'hui.

L'intellectuel arabe est-il un homme ?

D'emblée, les figures qui nous sont proposées comme modèles de l'intellectuel arabe sont masculines, de Ibn Khaldoun à Riffa al-Tahtawi ou à Hichem Djait... les nombreuses évocations de l'intellectuel conduisent à s'interroger sur leur statut, la taille de leur barbe ou la forme de leur turban, mais bien peu sur leur sexe. Cela tient, il n'en faut pas

douter, à un travail qui se centre sur les lieux de production du savoir et sur ses lieux de diffusion, qui furent et continuent à être largement fermés aux femmes.

L'attention que l'on peut alors porter aux femmes intellectuelles permet d'abord de faire émerger d'autres figures. **Rose al-Yusuf**, fondatrice d'une entreprise journalistique incroyablement moderne en Egypte dans les années 1920¹ ; **Hoda Shaarawi**, la célèbre Egyptienne wafdiste qui lutte à visage découvert à partir de 1923 et fonde avec son amie Céza Nabaraoui une revue mensuelle, *L'Égyptienne* ; **Nazira Zayn al-Dîn**, la jeune druze du Jabal Amil qui rédigea à 20 ans un traité sur le voile islamique (*al-sufur wa-l-hijab*²) et affronta bravement tous les cheikhs barbus de son époque ; **Marie Yani**, promotrice d'une vision nationaliste arabe du féminisme dans un article paru en 1924 dans la revue libanaise *Minerva*, « al-Umm hiya al-umma » (La mère, c'est la nation) ou Evelyn Boustros.

Plus tard, il y aura aussi **Dora Chafic**, magnifique figure de combattante, morte suicidée en 1965. Elle avait fait une thèse sur *La Femme dans l'islam* à la Sorbonne, dirigé un hebdomadaire féministe, fondé un mouvement du nom de "Bint al-Nil" (La fille du Nil), et enfin obtenu, avec ses compagnes de lutte, le droit de vote pour les femmes en 1951. Par la suite, elle est emprisonnée dans les prisons nassériennes après l'instauration du Parti Unique.

En Egypte comme ailleurs, elle partage cette expérience avec d'autres femmes, et notamment avec l'intellectuelle islamiste **Zaynab al-Ghazali**, condamnée en 1965 à 25 ans de travaux forcés pour son appartenance au mouvement des Frères musulmans. Finalement libérée en 1971, elle écrit *Ayyam min hayati* (traduit en français sous le titre *Des jours de ma vie*³), où elle décrit l'expérience carcérale, la torture, mais aussi son expérience mystique et intérieure. On peut y lire aussi une critique féroce du système autoritaire et de la pression exercée sur les corps⁴.

Les mouvements d'émancipation et les luttes anticoloniales font émerger des figures d'intellectuelles et de militantes dans l'ensemble du monde arabe. Les journaux fleurissent, les mouvements et associations, les productions intellectuelles qui interrogent le statut de la femme, mais aussi la forme de l'Etat, les questions de justice sociale, l'histoire, etc.

Par ailleurs, en dehors de ces figures éminentes, on peut observer une circulation plus discrète des sociétés savantes féminines. Elles sont marquées par ce que l'on a pu appeler la littérature grise, des prises de parole indirectes (romancées, transposées), qui circulent à travers une sociabilité spécifique.

¹ A laquelle une historienne tunisienne, Sonia Temimi, a consacré sa thèse, *Les paradoxes du "libéralisme autoritaire" en contexte colonial: "Rûz al-Yûsuf" et le journalisme politique en Egypte de 1925 à 1937*, soutenue en 2008 à l'Université d'Aix-Marseille 1.

² Le texte a été réédité récemment dans sa version originale. Une biographie de Nazira Zayn al-Dîn, en anglais, dans la série « Makers of the Muslim World », par Miriam Cooke, *Nazira Zeineddine. Biography of an Islamic Feminist Pioneer*, Oxford, Oneworld Press, 2010.

³ Al-Bouracq, 1996 ; le texte original en arabe a été l'objet de multiples éditions.

⁴ Cf. Saba Mahmood, *Politique de la piété. Le féminisme à l'épreuve du renouveau islamique*, traduction française de Nadia Marzouki, Paris, La Découverte, 2009 [Princeton University Press, 2005].

En 1909 paraît l'ouvrage de l'Égyptienne Malak Hifni Nasif, sous le pseudonyme de Bahithat al-Badiya (la chercheuse du désert), *al-Nisa'iyat* (ouvrage que Ahmad Lutfi As-Sayyid accueillait avec tant de fierté). On trouve dans cette série d'articles une réflexion sur le genre et les différences sexuelles qui ouvre la voie d'un féminisme original. Ce féminisme a été parfois qualifié de « féminisme invisible », c'est dire la force des symboles et de la visibilisation des luttes féministes.

C'est pourtant dans cette invisibilité première, dans une circulation inter-féminine de textes, que se constituent les fondements d'une parole spécifique qui ne disparaîtra pas, jusqu'à aujourd'hui (on la retrouve notamment dans les blogs et les échanges via les réseaux sociaux, mais aussi dans la nouvelle sociabilité de salons⁵) : échanges intimes, usage de la poésie, de la fiction, récits de vie, courriers, etc.

D'emblée, il faut le dire, le féminisme des origines est le fait d'une élite, pas forcément simplement le fait de la bourgeoisie mais il naît par l'écriture, les salons, les journaux. Il lie sa naissance à l'écriture : une écriture de l'intime, notamment, qui trouve sa place dans les journaux féminins, et dans les pages « femmes » des journaux généralistes. Comme l'a montré l'historienne et traductrice Marilyn Booth⁶, ces écritures prennent souvent la forme de biographies ou de mémoires, les récits de vie étant confiés comme exemplaires à la lecture. Les femmes sont aussi particulièrement présentes dans la forme épistolaire, qu'elle soit sous la forme de correspondances élaborées ou de courriers de lecteurs dans les journaux et revues⁷.

L'intellectuel arabe est donc également une intellectuelle. Ces femmes de lettres et de combat sont présentes sur le terrain des hommes, et elles élaborent également des lieux de savoir et de politisation qui leur sont propres, au croisement des mondes de l'intime et de l'espace public plus ouvert. Elles sont des défricheuses. Ainsi, on peut considérer que l'espace de circulation et de contestation qu'a été internet dans les années 2000 a très largement été défriché par des jeunes femmes, trouvant dans ce média (comme dans le courrier des lecteurs des journaux des années 1920...) un bon moyen d'intervenir discrètement et avec force.

Quel âge a l'intellectuel (arabe) ?

Une des autres caractéristiques majeures de l'intellectuel, tel que pris dans son singulier et son éminence, est son âge. Il apparaît dans sa maturité, parfois même dans sa vieillesse, comme une autorité. Et seul un regard rétrospectif semble pouvoir le faire exister dans sa jeunesse comme une voix qui se distingue, une avant-garde.

Ce qui s'est déroulé ces dernières années dans le monde arabe doit pourtant nous inciter à interroger ces catégories générationnelles et à comprendre, non pas forcément quel âge a l'intellectuel mais quelles sont les conditions qui permettent l'émergence d'une

⁵ Cf. Sofia Nehaoua « Prédicatrices de salon à Héliopolis: vers la salafisation de la bourgeoisie du Caire ? », in *Le Mouvement Social* 231, avril-juin 2010.

⁶ M. Booth, *May her Likes be Multiplied*, University of California Press, 2001.

⁷ L. Dakhli, *Une Génération d'intellectuels arabes. Syrie, Liban 1908-1940*, Paris, Karthala, 2009.

parole “jeune” dans le champ intellectuel et ce que signifient les tensions générationnelles. Car étudier la jeunesse (ce qui se fait beaucoup en ce moment), ce n’est pas simplement étudier ses loisirs, sa condition (la musique qu’elle écoute, les jeux, les lieux de sortie, voire le répertoire d’action de rue), c’est aussi apercevoir dans l’espace public les blocages et les voies d’accès spécifiques pour les producteurs de sens les plus jeunes. Ainsi pourra-t-on par exemple constater que les médias traditionnels, journaux-papier, télévision, radio sont désertés au profit de médias plus réactifs comme les réseaux sociaux, les sites de partage ; les formes mêmes de la prise de parole peuvent évoluer vers une importance plus grande de l’image, des productions artistiques (essor de l’art contemporain et du discours qui l’entoure), des modalités d’intervention éphémères.

Par ailleurs, la tâche de l’historien consiste aussi à faire ressurgir la jeunesse des intellectuels arabes, à les saisir dans les moments où ils font rupture. Car si l’on peut suivre Pierre Bourdieu lorsqu’il énonce que la jeunesse n’est qu’un mot, il importe de comprendre ce mot et les sens dont il est investi à différentes périodes.

Ainsi la série d’articles que le jeune (27 ans) Ahmad Shâkir al-Karmeh signe du pseudonyme de Qudama dans le journal damascène *Alif-Bâ’* en 1921 est un acte de rupture intellectuelle, qui préfigure la fondation de son propre journal, avec toute une série de complices qui vont donner un autre ton au débat intellectuel de l’époque. En ce sens, Karmeh invoque une légitimité issue de sa jeunesse, sa non compromission avec les intellectuels “en place”.

La rupture générationnelle et, par conséquent, la constitution d’une génération cohérente, ne s’opère que dans la référence commune, ou bien à un passé refusé ou même combattu (l’échec des pères ou leur trahison), ou bien à un point de ralliement, un événement fondateur ou une culture commune (la révolution de 1908 ou de 2011 comme les indépendances, les mouvements sociaux, l’arabisation, l’expérience de la prison...). C’est l’hypothèse que nous faisons après Asef Bayat⁸, qui voit dans les événements qui secouent la région une manière pour les jeunes de revendiquer leur jeunesse (“Reclaiming youthfulness”). *Youthfulness* dans ce contexte signifie un habitus particulier, des dispositions comportementales et des connaissances qui sont associées au fait d’être jeune. Cette définition ajoute une dimension supplémentaire aux ruptures que nous devons prendre en compte: les possibilités sociales d’expérimenter et de vivre sa jeunesse, qui s’incarnent dans certaines revendications, identifications et modes de vie, formes de mobilisations. La question qu’il faut se poser dès lors, en relation avec le présent, est: le fait d’être jeune, cet ensemble culturel – *Youthfulness* – est-il révolutionnaire en tant que tel? Son usage révolutionnaire est-il une forme de détournement d’une culture par ailleurs partagée et véhiculée sous des formes tout à fait apolitiques?

Si l’histoire intellectuelle doit s’affranchir d’un récit linéaire autour des grands hommes qui la font, c’est aussi en identifiant des ruptures, en comprenant dans quelle mesure les

⁸ A. Bayat, *Life as Politics. How Ordinary People change the Middle East*, Stanford University Press, 2^{ème} édition 2013.

transformations du champ intellectuel sont filles de leur temps, quelles ruptures elles introduisent, quelles émancipations elles permettent. Ceci ne signifie pas bien entendu que l'on réduise les intellectuels à des mouvements "progressistes", la rupture peut passer par le conservatisme et le traditionalisme le plus vigoureux (comme c'est parfois le cas aujourd'hui avec une revendication conservatrice portée par une nouvelle génération).

Quelle(s) langue(s) parle l'intellectuel arabe – et où vit-il ?

L'étude des intellectuels est d'emblée un travail d'histoire transnationale et purilingue. Les intellectuels, par leur formation, leurs engagements, leur curiosité, sont des êtres mobiles. La modernité arabe est constituée par ces circulations, qu'elles soient induites par les emprises coloniales, les liens familiaux, les multiples habitus linguistiques et culturels de la région.

Si l'on veut sortir l'histoire intellectuelle des mécanismes d'identification problématique, c'est-à-dire d'un débat stérile sur le caractère « arabe » de tel ou tel, il faut s'atteler à la tâche ambitieuse de saisir les intellectuels dans leur monde, et de les lier à d'autres mondes, ici ou ailleurs. Plutôt que de partir du principe de l'enracinement, des origines ou de la langue parlée, il faut prêter attention, dans un monde connecté, aux liens, aux différentes langues en usage dans l'espace concerné. L'histoire intellectuelle est passionnante précisément parce qu'elle est transnationale et qu'elle permet de mettre en question les logiques d'assignation identitaire, de rendre plus complexe l'étude des mécanismes d'identification et les définitions nationales. Elle peut nous aider à nous déprendre des définitions où s'opposent trahisons et fidélité, pureté et métissage, sacré et profane.

Il apparaît alors que les intellectuels sont depuis bien longtemps pris dans ces logiques diasporiques et qu'ils constituent un espace où le plurilinguisme est souvent de mise, que ce soit à l'intérieur de leurs pays ou lors de leurs séjours à l'extérieur de la région.

Par ailleurs, l'espace considéré ne se réduit pas à l'espace des « gens qui prononcent le dâd », c'est-à-dire les arabophones. Dans le Maghreb comme dans le Proche et Moyen-Orient, on parle bien d'autres langues : amazigh, dialectes créoles divers, grec, arménien, judéo-arabe, etc. On y parle aussi souvent la langue de la colonie, le français ou l'anglais.

Pour faire l'histoire de ces mondes intellectuels, il faut pouvoir circuler entre les langues et l'une des tâches consiste à en comprendre l'usage et la connotation intellectuelle, voire émotionnelle. Il suffit de lire les premières pages de l'autobiographie d'Edward Saïd⁹ pour voir ce qui est en jeu dans cet usage des langues et la question de savoir s'il est lui-même un intellectuel arabe est ouverte. Je tends à penser qu'il est autant un intellectuel arabe qu'un intellectuel américain. Il construit par son parcours un chemin pour l'intellectuel contemporain qui apparaît à la fois singulier et typique.

⁹ E. Saïd, *A contre-Voie. Mémoires*, Editions du Serpent à plumes, 2002 [*Out of Place, a Memoir*, 1999].

La question des langues et des territoires me paraît centrale pour l'analyse des mondes intellectuels. Elle est déterminante en amont dans la formation des femmes et des hommes de lettres, des journalistes, des universitaires ; dans leur accès à d'autres mondes et leur situation de "passeurs" (traducteurs, relais, interprètes). Elle est également déterminante en aval pour comprendre à qui s'adressent les intellectuels. Ici se pose la question de la langue d'écriture, mais aussi de la capacité à embrasser différents registres de langues. Pendant une grande partie du XX^e siècle, dans la continuation de la Nahda, les intellectuels arabes s'étaient donné pour objectif de construire une langue – arabe – adaptée à la modernité : c'était le temps des académies, des débats sur la forge de nouveaux mots et de concepts censés donner l'accès à la science et à la modernité savante européenne. Dans cet élan, la volonté de créer une nation arabe passait par la création de ce que Jacques Berque appelait la "langue médiane", une langue classique adaptée au monde moderne, véhiculaire. Cette entreprise a été conduite, et largement réussie.

Aujourd'hui, d'autres canaux, plus immédiats, certainement plus horizontaux et démocratiques, agissent à nouveau sur la langue. Ils laissent entrer de larges pans de dialectes et de langues populaires, ils permettent des créolisations nouvelles. Face à cela, les intellectuels apparaissent souvent comme les tenants de la pureté – souvent au sens moral – et peinent à construire des modalités d'écriture, de parole à la fois créatives, modernes et sensibles. Le débat engagé au Maroc sur la *Darija* entre la fondation Zakoura-Éducation (créée par le publicitaire Nouredine Ayouch) et quelques intellectuels comme Fouad Laroui¹⁰ est exemplaire. Alors que le débat politique (porté notamment par les islamistes) fait de la question de la langue une affaire d'identité – et de la proposition de revaloriser la *darija* une attaque contre l'islam, les discussions techniques portent sur les moyens de lutter contre l'analphabétisme, sur le dialecte comme transition vers l'arabe. Tous réfléchissent et observent les usages contemporains de la langue, à la fois dans les lieux du savoir et dans les lieux de circulation (notamment sur internet). Abderrahim Youssi, traducteur du *Petit Prince* de Saint-Exupéry en *darija*, considère l'introduction de la « langue maternelle » des enfants à l'école comme un « projet de société »¹¹. Si l'entreprise de valorisation de *darija*, portée par le monde libéral, n'est pas neutre politiquement, elle engage un débat passionnant sur le « drame linguistique » dont parle F. Laroui. L'analyse qu'en fait l'historien Abdallah Laroui, en cherchant à dépasser les confinements identitaires et moraux (la supposée pureté de la langue coranique, par exemple), ouvre de nouvelles portes à l'interprétation et à l'élaboration, alors même qu'il dit d'emblée : « *l'appel à un enseignement en darija est soit superflu, soit orienté vers des fins qui ne sont pas déclarées* », rappelant dans un entretien récent comment les autorités coloniales se sont penchées sur la question du dialecte avant l'entreprise actuelle.

¹⁰ Fouad Laroui, *Le Drame linguistique marocain*, 2011.

¹¹ Abderrahim Youssi, « Impératifs linguistiques, inerties socioculturelles », *Langage & société*, « Dynamique langagière au Maroc », mars 2013.

Pour conclure (provisoirement), il faut dire aujourd'hui combien la place de l'intellectuel est questionnée, partout dans le monde et particulièrement dans le monde arabe. Notre tâche d'historiens face à cette mise en question d'une autorité souvent conçue comme hiérarchique, patriarcale, peu discutable n'est pas défendre des prés carrés ou des terrains d'expertise. Elle est, me semble-t-il, d'accompagner les questionnements et les demandes d'ouverture en faisant émerger d'autres figures, d'autres ruptures, d'autres questions.

Ainsi faut-il faire la place à une histoire des femmes intellectuelles en montrant à quel point les travaux de ces femmes, mais aussi leur engagement concret, leur présence au monde révèle une autre histoire de la région.

L'attention aux femmes s'accompagne d'une écoute plus attentive d'autres modes d'intervention intellectuelle : littérature moins autorisée, formes d'intervention artistique plus marginales... Ainsi peut se dessiner une autre définition de l'intellectuel qui l'affine, voire lui évite la mort et la trahison, menaces constantes pour ceux qui cherchent leur place dans le monde contemporain entre expertises auto-proclamées (notamment dans les médias) et puissance des nouvelles formes d'expression et de production artistique et savante. Le vieil homme qui écrit des livres, enfermé dans sa bibliothèque paraît bien éloigné. Il faut dire aujourd'hui qu'il n'a jamais représenté l'ensemble du monde intellectuel, où il s'est toujours trouvé aussi des aventuriers et aventurières pour parcourir le monde, des jeunes gens pour écrire sous pseudonymes des textes provocateurs, des artistes rebelles, des chansonniers, des rédacteurs de pamphlets diffusés sous le manteau...